

4^e génération : des racines turques et marocaines

Carré de dames sans

langue de bois



Hind, Nawal, Cancev et Esma sont quatre adolescentes d'origine immigrée. Conversation à bâtons rompus.

Mercredi, 13 h. La sonnerie vient de retentir, marquant la fin des cours. Très vite, un brouhaha sourd envahit cette rue du centre de Bruxelles. Des centaines d'élèves, sac au dos et classeurs sous le bras, se déversent par vagues continues dans les rues du centre-ville. Eclats de voix, rires, notes stridentes des MP3 à fond sur les oreilles... Le flot se dilue peu à peu, laissant la vie urbaine reprendre ses droits entre les coups de klaxon des automobilistes agacés par les embouteillages et les quidams pressés de regagner leurs pénates ou de filer d'un rendez-vous à l'autre.

En ce début d'après-midi, Hind, Nawal, Esma, et Cancev se sont retrouvées pour prendre un verre. "A l'école, cela se passe super bien. L'établissement est assez multiculturel, donc on apprend à découvrir d'autres cultures", entame, Hind, 16 ans, d'origine marocaine. Un sentiment que partagent ses deux copines de classe, Cancev et Esma, toutes deux âgées de 17 ans et d'origine turque. Nawal, 17 ans, fréquente, elle, une autre école, à deux pas de celle de ses trois amies : "Dans ma classe, nous ne sommes que deux musulmanes, explique la jeune fille d'origine marocaine. Mais, franchement, ça va. Je m'entends bien avec les autres élèves même si je porte le foulard. Il est interdit de porter le foulard dans mon école. Mais, généralement, quand je le mets, je ne me cache pas. Les filles qui sont avec moi le voient : je retire mon foulard juste avant d'entrer à l'école et je le remets juste avant d'en sortir".

Nées en Belgique – sauf Esma qui est arrivée de Turquie à l'âge de neuf ans –, elles se félicitent d'être inscrites dans une école multiculturelle, un atout pour préserver l'équilibre entre leur culture d'origine et la culture belge. "Nous avons trouvé notre équilibre parce que nous sommes nées ici, parce que l'école joue un rôle important – nous passons la moitié de notre vie à l'école –, parce que nos parents vivent depuis longtemps en Belgique et sont, pour la plupart, bilingues", souligne Cancev. Les quatre adolescentes gardent par ailleurs des liens forts avec leur patrie d'origine. "Ma famille est dispersée en France, en Allemagne et en Norvège. Ce n'est qu'au Maroc que nous arrivons à tous nous réunir. Ça me fait plaisir

de les revoir là-bas", déclare Hind. "Quand je suis en Turquie, c'est la joie, le bonheur. J'adore !, s'exclame Cancev. Je revois ma famille. Et puis, c'est un pays magnifique : il fait beau en été et en hiver, il y a de la neige." Quant à Esma, elle retourne en Turquie essentiellement pour rendre visite à ses petits cousins qui vivent à Istanbul. Nawal, elle, retourne au Maroc avec sa famille "à Noël, à Pâques et en été, mais mes parents font souvent la navette car ils ont un atelier de confection là-bas".

Auraient-elles pour autant envie de partir un jour vivre au Maroc ou en Turquie ? "Je ne me vois pas vivre au Maroc, reprend Nawal. Là-bas, c'est différent. Je suis habituée à vivre ici. Cela me fait peur d'aller vivre dans un pays que je ne connais pas bien et où je ne vais que pendant les vacances". Même son de cloche pour Hind : "Ma famille est originaire d'Oujda, près de l'Algérie. Je me suis habituée à vivre ici. Au Maroc, à part ma famille, je ne connais personne".

Cancev, elle, a de tout autres projets : "Je n'ai jamais vécu en Turquie mais c'est mon pays d'origine. Il y a un sentiment de nostalgie. J'aimerais bien y partir définitivement lorsque j'aurai terminé mes études. Je ne pense pas que j'aurai de problèmes d'adaptation parce que les grandes villes telles qu'Istanbul sont très occidentalisées". Pour Esma, en revanche, "la Turquie, c'est bien pour les vacances, mais pas pour y vivre". Et d'expliquer que "c'est vraiment très dur de trouver un travail en Turquie. Surtout, c'est très dur d'y vivre si on n'est pas riche car tout fonctionne avec l'argent. Même les gens qui ont un diplôme ne trouvent pas facilement un emploi. Il y a une stratification sociale très marquée : les riches d'un côté et les pauvres de l'autre. Je n'aime pas ça !".

Hind, Nawal, Cancev et Esma partagent une affection plus ou moins profonde pour la terre de leurs aïeux, mais elles ont toutes la nationalité belge et assurent ne pas du tout se sentir "étrangères" en Belgique. "Je me sens belge et marocaine", revendique Nawal. "Moi, je suis entre les deux cultures même si je me sens plus turque ici. Par contre, il est vrai que je me sens plus étrangère en Turquie", enchaîne Cancev. Arrivée en Belgique il y a huit ans, Esma se sent, pour sa part, "plus turque" que belge. "En Turquie, j'habitais la capitale, Ankara. Cela ressemblait à la Belgique, c'était bien évolué. J'allais dans une école privée. Quand je suis arrivée ici, je n'ai rencontré des difficultés que par rapport à la langue. J'ai eu de la chance d'émigrer quand j'étais petite."

Elles se disent également bien intégrées en Belgique. "Moi, je me sens bien ici.

Je n'ai pas de problème d'intégration", affirme Cancev. "Je dirais plutôt que cela dépend de quel côté de Bruxelles... tempère Nawal. Il y a des quartiers où les gens sont plus comme nous, alors on se sent intégrés. Mais, par exemple, si je me promène dans des quartiers du sud-est de Bruxelles, et bien, là, c'est sûr que je vais avoir des regards de travers et que je vais me sentir mal. Mais moi, je marche dans la rue et je me dis : 'Je suis belge. C'est chez moi ici comme c'est chez vous. J'ai les mêmes droits que vous'. Ils me regardent de travers parce que je porte le foulard et que j'ai plus une tête de Marocaine que de Belge. Cela me dérange car je ne suis pas en tort, j'ai le droit de marcher là".

Des droits et... des devoirs que Nawal respecte également. "Je dois retirer mon voile pour entrer à l'école. C'est une restriction que je respecte. J'ai d'ailleurs dû signer un règlement", déclare-t-elle. Un compromis en quelque sorte "si je veux être dans une école d'un bon niveau..." car "généralement, les écoles qui acceptent le foulard sont des écoles un peu ghetto". Néanmoins, "oui, je respecte le règlement, mais je ne suis pas d'accord, regrette l'adolescente. Pour moi, avec ou sans foulard, je suis la même personne. C'est un peu ridicule de devoir l'enlever car cela fait partie de mon identité".

Porter le voile est "un choix personnel", continue Nawal. "Je l'ai décidé très jeune, à 13 ans. Ma mère trouvait que c'était trop tôt, mais j'étais mature à cet âge-là. Cela se passe entre Dieu et moi. Il ne s'agit pas du tout de dire : 'Regardez ! Moi, je suis musulmane'. On le met quand on se sent prête." Un choix qui par ailleurs n'est pas immuable puisque "certaines femmes l'enlèvent ; j'en connais qui ont un jour décidé d'arrêter de le porter", précise Nawal. "Parfois, certaines le portent aussi pour se donner un style, complète Hind. Moi, par exemple, je ne le porte pas parce que je sais très bien que je le retirerais au bout de deux semaines".

Reste que la contrainte est aussi une réalité. "Dans certaines familles, il y a des parents qui imposent le voile", reconnaît Hind. "Parfois, abonde Cancev, quand je vois des petites filles de quatre ou cinq ans qui sont voi-

lées, je me dis que ce n'est pas un choix personnel. Elles ne savent même pas ce que c'est. C'est leur père ou leur mère qui leur a dit : 'Tu dois le porter, c'est tout'."

Les quatre amies se félicitent d'avoir des "parents très ouverts" mais "sévères aussi". Ainsi, pas question pour Esma et Cancev de sortir en boîte de nuit. "C'est comme ça pour la majorité des filles turques. On ne peut même pas en discuter avec nos parents", indique Esma. "C'est comme ça, voilà, confirme Cancev. Et cela ne nous vient pas en tête de franchir cet interdit".

Comme nombre d'adolescentes, Hind, Nawal, Esma et Cancev ont des parents soucieux de leurs fréquentations. "Mes parents sont très ouverts, confie Esma. Si j'ai un petit copain, je peux leur en parler. Ils n'exigent pas qu'il soit turc. Moi non plus, cela ne me dérange pas qu'il soit noir, marocain ou belge. D'ailleurs,

en voyant les Turcs de Belgique, mes parents disent que je ferais mieux de les éviter. Et puis, les garçons ne sont pas très corrects avec les filles en général". Cancev, elle, préférerait se marier avec un Turc parce que culturellement "je me sentirais plus proche". "Mais je veux un garçon qui a étudié parce que quand je vois les garçons turcs d'ici, ils n'étudient pas : ils glandent dans la rue. Des petits voyous ! Même s'ils ne sont pas tous comme ça..." "Je pourrais épouser un garçon d'une autre culture,

indique Hind, mais c'est vrai que mes parents préféreraient que je me marie avec un Marocain. Je trouve toutefois que les garçons marocains sont assez dissipés. Ils manquent de sérieux", déplore-t-elle.

Rencontrer l'êlu de son cœur n'est pas chose aisée. Pourraient-elles accepter que leurs parents leur présentent un garçon ? "Je suis contre les mariages arrangés, répond spontanément Hind. Si une fille ne connaît pas le garçon qu'on lui présente, qu'elle doit l'épouser et qu'elle ne s'entend pas avec lui, elle ne vivra pas bien avec lui le reste de sa vie". Pour Cancev, "il y a des mariages arrangés qui fonctionnent bien. J'en connais. Mais j'imagine mal mon père me dire : 'Marie-toi !'. De toute façon, je ne pourrais pas me marier avec quelqu'un que je ne connais pas". Esma approuve : "Mes parents ne vont jamais me présenter un garçon en me disant : 'Tu vas te marier'. Je ne serais pas du tout d'accord". "Moi non plus, enchérit Nawal. Je vois mal ma mère me dire : 'Tiens, regarde la photo : il t'attend au Maroc ! Non, Non !"

"Généralement, les écoles qui acceptent le foulard sont des écoles un peu ghetto."